

LE TIERS EXCLUT...

«ecce ephemere»

13 septembre 1978

PRESENTATION DU JOURNAL

Un nouveau journal suscite habituellement la curiosité de ceux à qui il s'adresse : on le parcourt précipitamment et avidement en quête d'émotions, de surprises et d'innovations. Nous ne voudrions pas dans cette présentation briser le charme de la découverte en insistant trop sur ce que le lecteur trouvera dans ces pages — cependant certaines choses doivent être dites.

Il faut le mentionner : les entreprises journalistiques des années précédentes ont été, au département de philosophie, passablement ternes, pour ne pas dire insipides. Notre propos n'est pas ici de les critiquer plus avant mais de souligner que cette défaillance a en partie motivé la réalisation de ce journal. Le journal " O-Phiguratif " (qui a connu une carrière plutôt hasardeuse l'année dernière) pouvait accueillir nos articles dans ses pages; cependant, nous avons cru nécessaire de réaliser une publication indépendante de forme en raison de la singularité du contenu que nous comptons lui donner.

Nous sommes trois à entreprendre ce projet exigeant. Plusieurs affinités nous réunissent; nos préoccupations et nos positions convergent. La volonté de faire impact, de susciter l'interrogation, sur des sujets qui nous semblent importants comptent aussi parmi nos motifs d'action. Ainsi qu'il sied à un journal qui tire ses moyens de subsistance de la collectivité étudiante, l'attention se portera sur des questions qui nous concernent tous: il ne s'agira pas cependant de traiter les choses départementales pour ce qu'elles sont mais bien en ce qu'elles peuvent amener la considération de questions plus larges. En accord avec le style de chacun des auteurs, le journal empruntera divers tons: l'ironie, le sarcasme, la gravité et le sérieux y trouveront place à tour de rôle. Cependant, à travers la diversité des styles, on retrouvera avec constance une approche critique.

A l'encontre de la tradition qui prévaut généralement en matière de publication estudiantine, nous ne

sollicitons pas nommément pour ce journal une participation de la part des autres étudiants. Si nous voulons lui conserver son originalité et son orientation initiales nous devons nécessairement sélectionner les articles qui nous seront éventuellement soumis. Il pourra arriver toutefois que l'on publie certains articles qui ne s'accordent pas d'emblée à l'esprit du journal : un commentaire ou une critique accompagneront alors ces textes. Les critiques portant sur le journal seront aussi publiées dans la mesure où il nous sera possible d'y répondre. Par contre, les articles d'information départementale ou de simple divertissement ne seront pas acceptés ; ils sont dévolus au journal "Ô Phigiratif" (dont la continuité pour cette année n'est pas encore tout à fait assurée). On le voit, la politique du journal au chapitre de la sélection des articles est bien circonscrite et paraîtra restrictive à plusieurs ; il ne faut pas y voir une quelconque étroitesse d'esprit de la part des auteurs ; ceux-ci entendent seulement s'impliquer totalement dans leur entreprise et conserver l'esprit initial par lequel elle a été conçue et sans lequel elle perdrait à leurs yeux toute valeur.

En terminant, nous indiquons quelques détails pratiques. Le journal ne porte pas de nom attitré : un nouveau nom sera choisi pour chaque parution — l'en-tête "Ecce Ephemere" sera toujours présente sur la page couverture. Il paraîtra à toutes les trois semaines, le

mercredi, à partir de ce mercredi 13 septembre et sera distribué dans le plus grand nombre possible de locaux ; on pourra par ailleurs se le procurer au centre de documentation, au salon du département ou encore au local de l'association. La rédaction se compose de :

- Sylvain Bournival (tél. 272-7855)
- Robert Dupuis (tél. 351-7592)
- Jean Lamontagne (tél. 272-7855)

Sur la chemin de la lecture, bonne route !

La rédaction

EDITORIAL

A la lecture de ce premier numéro et de ceux qui suivront, d'aucuns seront portés à s'écrier : " Voici les nouveaux porte-étendard de la réitérative et tapageuse cause pour le changement et la bouleversement des structures. " (j'améliore évidemment un peu le style). Autant aviser tout de suite ceux qui ont été par le passé exaspérés par des sauveteurs de tout acabit qu'ils ne verront pas cette fois-ci se répéter le sempiternel scénario de la cause à défendre ou de l'action collective à entreprendre.

Ce journal ne souffrira aucune forme de don-qui-chottisme. De toutes les actions entreprises par le passé, combien méritaient-elles vraiment la monopolisation des énergies qu'on requérait alors pour elles? Et que dire de celles dont s'occupent présentement quelques étudiants ? Parmi toutes ces belles et nobles entreprises peut-être s'en trouve-t-il quelques-unes dont le jeu vaut la chandelle mais nous croyons que d'une façon générale il s'agit là d'une incroyable perte de forces et de vitalités. Qu'on nous comprenne bien : nous n'appuyons pas ce jugement par la constatation du peu d'efficacité qu'ont pu avoir antérieurement de telles actions ou par un calcul du rendement de celles qui sont actuellement en marche. Il s'agit, fort heureusement, de tout autre chose.

Celui pour qui la philosophie (dans le sens le plus général du terme) revêt un sens primordial et élevé, celui qui vise avant tout à entreprendre ou à développer une démarche philosophique authentiquement personnelle, celui-là même n'a que faire de ce grouillement superficiel qu'est, par exemple, la réforme de l'enseignement de la philosophie. De ce point de vue, le philosophe n'est essentiellement pas un "travailleur social" ; il est plutôt un travailleur de l'en-dedans, un ouvrier sans patron, un chercheur sans centre de recherches, un orpailleur sans ruée. Si la réflexion sur la pédagogie est d'une importance réelle pour d'autres disciplines universitaires — et même pourrions-nous dire pour toutes les autres disciplines — il en va tout autrement pour la philosophie. Que faut-il penser de l'étudiant en philosophie qui consacre une partie appréciable de ses énergies et de son temps à vouloir transformer l'enseignement de sa discipline ? En toute lucidité nous devons convenir soit qu'il ne considère le philosophe que comme celui qui acquiert une certaine somme de connaissances dites "philosophiques", soit que sa démarche personnelle est insuffisante, incomplète. Le candidat à l'érudition n'aura de cesse de vouloir perfectionner les moyens par lesquels il pourra élargir son savoir ; il discutera de modalités, de réformes qui agrémente- ront tant bien que mal sa démarche restreinte et insipide. Celui dont les élans d'authenticité se mani-

festent de façon occasionnelle et insuffisante, celui dont la flamme de conscience est trop vacillante et provoque une angoisse sclérosante lorsqu'il lui arrive de briller trop intensément, celui-ci verra dans ce genre de réformisme une perche tendue par laquelle il croira illusoirement surmonter l'ambivalence de sa situation. Ces deux voies consacrent l'inauthenticité et la dilapidation de talents créateurs. Il existe cependant une autre voie qui amène l'étudiant à s'appuyer sur lui, et lui seul, et à considérer les études philosophiques de niveau universitaire pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire une activité qui peut favoriser l'éclosion et le développement d'une recherche authentique mais qui demeure quand même à cet égard accessoire ; à trop vouloir perfectionner l'outil, on finit par oublier la tâche à laquelle il est destiné. J'ai décrit plus haut de façon métaphorique la nature de cette voie exigeante ; il ne s'agit là que d'une maigre esquisse. Il ne m'appartient pas de l'illustrer à moi seul et le cadre restreint de cet éditorial ne s'y prête guère ; ultérieurement les auteurs de ce journal s'y emploieront dans divers textes.

Ceci dit, lorsque le lecteur trouvera dans ces pages des articles critiquant l'enseignement de la philosophie (et il en trouvera plusieurs), qu'il se garde, nous l'en prions ardemment, d'y voir l'annonce d'une nouvelle croisade. Ceux qui ne pensent qu'en termes de résistance et

d'offensive, d'attaque et de contre-attaque, de victoire et de défaite, de pourparlers et de diktat, devront se rendre compte que le terrain par excellence pour mener la révolution se trouve en eux. Plusieurs de nos textes, bien que portant sur des sujets différents, tendront à faire apparaître la nécessité de cette auto-transformation.

En terminant, j'aimerais parer une pointe malveillante que certains pourraient me lancer : " Ne t'ai-je point vu l'année dernière t'occuper activement de réforme pédagogique ? Quelle volte-face mon cher ! " Il suffira pour ma défense de citer quelques vers d'une chanson de Brassens :

Mourir pour des idées — L'idée est excellente
Moi j'ai failli mourir — De ne l'avoir pas eue
Car tous ceux qui l'avaient — Multitude accablante
En hurlant à la mort — Me sont tombés dessus (1)

Seulement, voyez-vous, on évolue et maintenant il n'en va plus de même : estimant que la guerre sainte comporte de nombreux dangers, j'aime encore mieux risquer de me faire tomber dessus que de jouer aux croisés ! Après tout, ne faut-il pas choisir le moindre risque ?

Sylvain Bournival, pour la rédaction.

(1) Georges Brassens, "Mourir pour des idées", Phillips.

LES BONZES DE L'UNIVERSITE

Les héritiers de la Grèce antique ont toujours voulu se démarquer des amorphes de la pensée, des éternels go-beurs que sont, d'après leurs dires, les autres étudiants universitaires. Ils se distinguent, semble-t-il (et s'en font une gloire), en ce qu'ils n'appartiennent pas au rouage social. Déjà, lors de ma première année d'études maladroitement entreprise, cette prétention avait attisé le feu de ma critique dont je vous présente maintenant les braises ardentes.

Un relent d'esprit scientifique et d'empirisme psychologique me pousse à classer les autochtones du " Z " selon leurs démarches respectives qui sont au nombre de trois : les démarches culturelle, intellectuelle et philosophique.

J'hésite un peu à vous parler de la première espèce (nullement en voie de disparition) car je crains d'être en quelque sorte un miroir non-déformant — on dirait alors que j'use d'un réalisme trop choquant. Une première chose doit être dite au départ : la démarche culturelle a ceci de particulier qu'elle n'est pas une démarche mais bien une marche au rythme des cours reçus. Ceux qui l'empruntent reçoivent des cours de philosophie afin d'augmenter leur bagage culturel; ces écornifleurs de la pensée acceptent indistinctement

tout ce que le professeur leur met sous la dent. Ce sont nos " mastiqueurs-maison " de pensées pré-digérées. On peut les entendre parler de Sartre, Nietzsche ou Platon sur le même ton, sans aucun esprit critique. Car, et c'est là une de leurs caractéristiques dominantes, ces scribes de la connaissance ne connaissent pas la contradiction; ils débitent les théories de toutes les écoles comme si elles étaient cohérentes entre elles. En état d'appesanteur dans leur capsule d'ineptie, ils ont un manque de créativité tel qu'on peut maintenant juxtaposer "absolu" au terme "zéro". Enfin, l'étudiant de ce type devient rapidement une bibliothèque sur jambes, un traducteur de textes anciens bref, un rouage important de la discipline : un fonctionnaire de la philosophie, quoi!! La substance étudiante de première année étant composée en bonne partie d'étudiants de cette catégorie, une petite question s'impose à moi et triture mon esprit : serait-ce parce que le spectacle de leurs élucubrations laisse un goût amer sur les palais de l'ensemble des étudiants que 40% d'entre eux quittent après une année ?

Je laisse mon étude de ce premier type d'étudiants sur une question sans réponse et j'aborde avec la même verve la "démarche intellectuelle", deuxième étape de mon périple. "Enfin" quelque chose qui se tient debout ! — mais à quel prix ! Les néophytes de l'érudition (qui sont d'une intelligence souvent très res-

pectable, s'il m'est permis de porter un jugement) connaissent la contradiction et la reconnaissent ! Ils jouent avec les théories, les critiquent, les tronçonnent, les jugent et les racollent : c'en est une vraie joie ! Cependant ils ont de grosses qualités qui sont en fait, de petits défauts. Constatez-le par vous même : la cohérence de leur propos est sacrée — tout ce qui lui nuit doit être éliminé. Au département ils sont donc nos "éboueurs d'idéologies". Parce qu'ils ne s'impliquent pas dans leurs propos, ils peuvent jongler avec les idées de toutes les façons et se faire les dépositaires de problèmes insolubles et archicomplexes. Ces pugilistes de la pensée peuvent passer des heures à défendre leurs propos, même les plus déli-rants, de façon orale ou écrite (d'ailleurs ce sont des habitués de la publication). Evidemment tous n'ont pas l'ensemble des caractéristiques que j'ai mentionnées (par exemple, certains étudiants d'une intelligence très moyenne qui ne peuvent jongler avec les idées d'un auteur diront plutôt : " Je n'aime pas untel. " !) mais dans tous les cas, leur cheminement demeure avant tout intellectuel. Après la rédaction de cette critique, une autre question me compresse les méninges : serait-ce à cause de ces étudiants que la philosophie est maintenant considérée comme une science humaine ?

Laissons les amants de la pensée "en soi" pour des cieux plus cléments, pour des contrées où règne encore un mince espoir. Je parle bien sûr de ceux qui se sont hissés au niveau de la démarche philosophique. Ces étudiants amorcent une réflexion sur de nombreux problèmes tout en ayant soin de trouver le fondement de celle-ci dans leur expérience personnelle ; ils ne peuvent donc pas échapper à leur pensée. Véritables puisatiers de l'indicible, seuls ils peuvent nous procurer l'eau fraîche de sources vierges et n'ont en fait pas besoin du département de philosophie : ils s'en servent comme d'un catalyseur, c'est tout. Pour eux, les philosophies étudiées peuvent constituer une aide mais jamais un soutien car un être qui vit ses problèmes et ses contradictions et les voit comme tels trouve sa pensée en état de continuelle gestation.

En terminant, nous pourrions imaginer que si les illustres penseurs de la Grèce antique avaient à poser leur regard sur notre cher département de philosophie, ils ne pourraient honnêtement revendiquer leur paternité que pour un petit nombre de ses éléments. Mais peut-être qu'un jour plus nombreux seront ceux qui pourront prétendre à juste titre appartenir à cette illustre famille.

Jean Lamontagne

LES EXIGENCES PROFESSORALES PORTANT SUR LES TRAVAUX

Durant la dernière année scolaire les étudiants qui allouaient leur temps à la réforme de l'enseignement ont critiqué en partie les exigences professorales en matière de travaux. Ces brancardiers des causes éphémères avaient tout à coup pris conscience que la liberté étudiante concernant le contenu et la forme des travaux relevait du mythe. Une amorce de réflexion sur cette question avait été entreprise. Ici, l'observateur prend la parole : j'amène ma plume rétrograde et, dans un élan de conservatisme apparié à l'atmosphère fraîche et pure de cette université, je m'oppose au changement : " laissons être l'étant qui est " (légère parodie qu'un de nos plus brillants philosophes contemporains m'aurait sûrement permise). Ce fruit de ma réflexion pouvant (peut-être) surprendre, j'explique donc sans plus tarder mon attitude réactionnaire.

Afin d'assurer une base solide à mon argumentation, j'aimerais vous remémorer ou peut-être vous faire découvrir la surprenante diversité d'exigences que recèle l'ensemble de nos cours : un professeur demande (presque) un résumé de livre ; un second, une étude comparative entre deux auteurs ; un troisième nous pousse fortement à entreprendre un travail foncièrement critique ; un quatrième veut nous transformer carrément en démolisseurs de la pensée ; un autre pédagogue nous fera souligner la concordance ou l'évolution des textes de l'oeu-

vre d'un auteur ou, peut-être, les dix-huit sens possibles de tel bout de phrase dans un texte de jeunesse de ce même philosophe. On le remarque facilement, les exigences des professeurs diffèrent entre elles : elles vont de la facilité à la difficulté la plus assommante ; elles surprennent parfois par leur légèreté ou par l'étroitesse d'esprit qu'elles manifestent mais qu'importe, comme nous le verrons, tout est utile à l'esprit souple et discipliné.

Il y a donc autant d'exigences pour les travaux qu'il y a de professeurs au département. L'énergie minimum étant un principe qui ne s'applique pas seulement en chimie, chaque étudiant tend vers un changement important : la transformation de cette diversité en une sorte d'uniformité. Cette tendance est "normale" mais la normalité n'est pas un critère de rectitude (par chance !). Si une exigence particulière est aberrante prise à part, les possibilités qu'offre l'ensemble des exigences compensent amplement. Pour un étudiant qui entreprend chaque cours avec une même résolution, le développement graduel de ses capacités au niveau de la forme et du genre littéraires s'avère assuré. Le principal changement à ce niveau s'exprime par la diversité des genres ; l'étudiant peut, après une certaine période de temps, écrire en employant tous les styles (ou presque) pour aborder des sujets philosophiques ou autres. La conséquence directe de cette situation est que l'étudiant n'est plus limité dans son expression par

ses propres lacunes stylistiques. L'étudiant qui travaille pour chaque cours avec la même intensité forgera grâce aux exigences imposées une attitude de pensée correspondante à celles-ci ; chaque exigence développera une forme de pensée distincte. Il acquerra ainsi une pensée multiforme et souple. Cet heureux résultat évite à l'étudiant d'être limité par un mode de pensée univoque.

Il est accordé aux étudiants de tirer profit de la diversité des exigences professorales ; malheureusement, la majorité de ceux-ci adoptent définitivement un ou quelques types de travaux bien définis. Ces étudiants apprennent rapidement quels sont les professeurs dont les exigences ne leur feront pas trop déployer d'efforts. Ils se spécialiseront rapidement sur tel ou tel sujet ou problème philosophique car leur pensée insuffisante ne peut embrasser globalement le domaine de la philosophie. Par ailleurs, il faut bien voir que celui, qui tient à exprimer les résultats d'une pensée personnelle le fera avec beaucoup plus de facilité et de souplesse s'il est capable d'adopter tour à tour, lorsqu'indiqué, les divers styles ou les diverses formes de pensée que les exigences hétéroclites des professeurs lui auront permis d'acquérir. Il va de soi que l'étudiant qui possède une conscience claire du danger qu'une pensée enrégimentée représente, ne tombera pas dans le piège de l'effort et du perfectionnement sélectifs.

En concluant cet article (élaboré à partir d'une ob-

servation tout à fait empirique de la situation), il me faut souligner qu'il y a manifestement des failles dans les exigences particulières de chaque professeur ; toutefois, ceci n'a que très peu de conséquences pour l'étudiant qui sait regarder plus loin : les cours constituent pour lui un ensemble formateur — cela méritait d'être souligné.

Jean Lamontagne

 ----- CITATIONS -----

" J'ose le dire : qui se fait le serviteur aveugle d'une communauté aveugle — ou aveuglée — comme le sont tous les états d'aujourd'hui (...) Celui-là ne sert pas vraiment la communauté, il l'asservit et l'avilit avec lui. Qui veut être utile aux autres doit d'abord être libre... Tout homme qui est un vrai homme doit apprendre à rester seul au milieu de tous, à penser seul pour tous, et, au besoin, contre tous. Pensez. Pensez sincèrement, même si c'est contre tous, c'est encore pour tous. "

Romain Rolland

" Chacun trace le cercle de sa pensée et s'assoit au beau milieu comme un naufragé sur une île. "

Satprem

NOUVELLE : LES YEUX DESSILÉS

" Z... Z... Ça doit être au bout complètement, pensait-il. Décidément les philosophes, en plus d'être haut perchés, se voient installées dans la dernière section de l'immeuble principal."

En s'acheminant vers le local où il devait recevoir son premier cours de philosophie, Cléobule se rappelait les raisons qui l'avaient amené à choisir quelques cours de philosophie pour compléter son programme de baccalauréat spécialisé en histoire.

" Deux années consacrées à l'étude de l'histoire sous toutes ses formes : quelle déception ! Et dire qu'à l'époque où je terminais mes études collégiales je croyais qu'en choisissant cette discipline je parviendrais un peu à comprendre le sens de la condition de l'homme dans le monde. La philosophie m'avait bien quelque peu tenté alors mais elle m'apparaissait comme une réflexion trop peu soucieuse de s'attarder à des situations déterminées ou à s'acheminer vers un but précis ; sa substance était composée d'éléments trop disparates et son contour était trop flou. Mon esprit pragmatique me poussait à préférer l'étude de l'homme en actes plutôt que celle où il est abstrait de son contexte. La suite des actions de l'homme que constitue l'histoire doit bien avoir un sens, me di-

sais, je, elle doit bien s'acheminer vers la réalisation de quelque chose de significatif. Maintenant je me rends compte, un peu confusément, que cette Histoire en qui je misais tant ne laisse rien filtrer de l'homme à travers le crible des événements ; entre ses mailles enchevêtrées semble piégée une parcelle d'homme, infime mais combien essentielle, combien indispensable. En fait, si elle était obnubilée par l'histoire, c'est qu'elle ne se manifestait guère plus au moment où se faisaient les événements ; elle restait à l'arrière, oubliée ou refusée, tandis que les hommes construisaient un peu à leur insu ce qui leur donnerait l'impression d'avoir existé, une marque extérieure d'eux-mêmes qui masquerait le vide de leur présence de jadis. "

— L'histoire est superficielle, conclut laconiquement Cléobule à haute voix. "

Un léger mais profond rire fit à ce moment vibrer tout son être : il terminerait son bac en histoire mais sans illusions, comme ça, un peu comme on termine obstinément une corvée. L'esprit délesté, il entreprenait maintenant une nouvelle démarche.

Abimé dans ses pensées, il avait marché lentement et très calmement. Il arrivait maintenant devant la porte d'entrée de la section "Z" par laquelle il pénétra. Il s'achemina ensuite rapidement vers le local où devait

avoir lieu son cours car l'heure du début approchait.

Ce local du "Z" laissait au premier abord indifférent l'observateur : dimensions moyennes, murs nus, plafond de tuiles suspendues, ensemble fonctionnel de pupitres et de chaises. Sur une estrade, le long bureau du professeur ; derrière celui-ci, une seule petite fenêtre aux vitres teintées jaunes laissait filtrer un peu de lumière de l'extérieur.

" Elle est si haute et si petite : les esprits éclairés n'ont guère besoin d'une lumière qui leur est étrangère, métaphora Cléobule.

Plus il inspectait la pièce de son regard, plus elle lui semblait s'accorder à l'esprit qui devait régner lors d'un cours de philosophie : une simplicité favorable à l'attention et à la concentration, une sensation d'isolement propice au recueillement et à l'intériorité :

" Que d'heures profondes et lumineuses ont dû se dérouler entre ces murs ! "

(A SUIVRE)

Sylvain Bournival

----- PENSEES ET APHORISMES -----

" Il y en a peu qui veillent ou qui puissent s'arrêter à méditer. " (Descartes)

" Il y en a peu qui veillent ou qui puissent aller au bout de leur méditation. "

" Il y en a peu qui veillent ou qui puissent appliquer les conclusions de leur méditation à leur vie. "

(J.L.)

" Le philosophe ne doit pas s'annoncer comme étant la bonne conscience de son temps. Il doit se faire la mauvaise conscience de son époque, garder ses distances par rapport à tout, savoir tout mettre en doute. "

(R.D.)

" Psychanalyser : rendre une personne consciente de son inconscient. Résultat ultime : sa conscience s'estompe. " (S.B.)

" " Conscience professionnelle " est souvent synonyme d' " inconscience personnelle ". " (S.B.)
